

Il manque de outres nouvelles

Sous les structures desséchées de la forme de vie monastique, un nouveau vin mûrit

Sr Irene Gassmann OSB, Prieure
Université de Fribourg, le 14 novembre 2024

Monsieur le Doyen, Prof. Joachim Negel,
Chers Professeurs,
Chers étudiants,
Chers compagnons et compagnes de route,
Mesdames et Messieurs,

« C'est là que le Synode constate ce qui manque : que les outres nouvelles manquent aussi pour le vin nouveau »¹.

Vous avez bien entendu : le synode constate qu'il manque les outres nouvelles. Vous vous demandez peut-être si quelque chose vous a échappé dans le compte rendu du Synode mondial qui vient de se terminer. Je peux vous rassurer : cette citation n'est pas si récente que cela, comme si elle provenait du Synode actuel. Cette observation est de la plume de Silja Walter, une de mes consœurs.

Sœur Petra Müller, également une de mes consœurs, était à l'époque membre du Synode 72. Dans le cadre de cette fonction, elle a animé une célébration de la Parole le 9 mai 1975. Pour cette célébration de la Parole, Silja Walter avait rédigé un texte dont je viens de vous citer un extrait. Cette citation date donc d'un peu moins de 50 ans.

Dans l'introduction à cette célébration de la Parole, nous lisons : « Le thème [...] s'intitule : "Le vin nouveau dans des outres nouvelles". De ce vin nouveau, notre Seigneur a dit qu'il le boirait avec nous lorsqu'il viendra aux noces, à l'achèvement de son règne sur la terre. Les noces de Cana et le Cantique des Cantiques nous offrent le cadre et l'image de ce mystère de l'Église, en nous, chrétiens, et dans le monde ».

Les lectures sont ensuite suivies d'un dialogue entre différentes intervenantes :

1. *Aujourd'hui, alors que Dieu veut ramener sa création dans sa maison, l'Église constate ce qui manque :*
2. *que partout le vin nouveau manque.*
3. *Aujourd'hui, maintenant et toujours, puisque l'Agneau nous précède aux noces...*

¹ Célébration de la Parole - Der Synode Basel, 9 mai 1975, texte Silja Walter, non publié ; Schweiz. Archives littéraires suisses, Berne ALS.

4. *nous précède tous, le Synode constate donc ce qui manque :*
5. *qu'il manque aussi les autres nouvelles pour le vin nouveau.*
6. *le vin nouveau ?*
7. *il s'écoule comme ta vie dans le monde ;*
8. *dans de nouvelles communautés,
dans de nouvelles structures d'un ordre nouveau ;
un nouveau langage et de nouveaux signes
pour ta Bonne Nouvelle, Seigneur, au monde.*

Même après 50 ans, les autres nouvelles manquent dans notre Église. Et elles manquent aussi dans les communautés religieuses. Cinq décennies se sont écoulées depuis. Où en sommes-nous aujourd'hui ? Comment ce demi-siècle a-t-il été utilisé pour le développement de l'Église et des ordres religieux ?

Dans mes réflexions, je ne regarderai pas l'Église dans son ensemble, mais je mettrai l'accent sur le développement des communautés religieuses, et plus concrètement sur les communautés féminines contemplatives en Suisse alémanique.

Il manque les autres nouvelles

J'en suis convaincue et j'en fais l'expérience en échangeant avec mes interlocuteurs : le désir de vie contemplative en communauté est là. Un vin nouveau est en train de mûrir.

Je pense à des initiatives et à des projets comme le Stadtkloster de Zurich, les béguines de Berne, le Sonnenhügel de Schüpfheim ou encore à la WCCM (Communauté mondiale pour la méditation chrétienne) – pour n'en citer que quelques-unes – qui mettent en œuvre de nouveaux modèles de vie modernes pour la vie contemplative.

Un changement inexorable dans le paysage monastique

Les changements, le vieillissement et la diminution des membres dans les communautés religieuses se dessinaient déjà depuis des décennies. Ce processus de démantèlement des monastères est inéluctable. Les statistiques le montrent clairement et sans équivoque.

En 1991, il y avait 990 religieuses contemplatives en Suisse alémanique (bénédictines, dominicaines, franciscaines, capucines, cisterciennes, prémontrées, visitandines et petites sœurs). En 2020, elles n'étaient plus que 295. Durant ces trente années, leur nombre a fondu de deux tiers.

Chez nous, au monastère de Fahr, 43 sœurs vivaient en 1991, 20 en 2020, et nous sommes actuellement 17. Notre monastère a connu son pic d'effectifs à la fin des années 1980, lorsque 46 bénédictines vivaient à Fahr.

La structure d'âge montre également que la forme de vie monastique se trouve à un moment de transition. À Fahr, sur les 17 sœurs, deux sont âgées d'une soixantaine d'années, donc encore en âge de travailler. La moitié du couvent, soit huit sœurs, est âgée de 82 à 91 ans, sept sœurs ont entre 76 et 78 ans. Au cours des trente dernières années, nous avons enregistré quelques nouvelles arrivées isolées à Fahr, mais aucune des postulantes n'est restée.

Ces chiffres donnent une image sombre de l'avenir des monastères. – Voir les monastères se dissoudre les uns après les autres, cela fait mal et donne un sentiment d'impuissance. D'un point de vue purement humain, la vie religieuse est condamnée à disparaître sous nos latitudes.

Et pourtant, l'espoir brûle en moi. Si ce n'était pas le cas, j'aurais déjà cherché une autre mission. C'est un espoir qui a grandi en suivant Jésus pendant toutes mes années de vie religieuse. Les disciples aussi ont fait le chemin avec Jésus jusqu'à Jérusalem, là où il devait mourir. Ils sont restés avec lui dans l'incertitude et la détresse. Pour moi, cette marche vers un avenir inconnu est un acte de foi. Silja Walter dit dans la prière du monastère à la périphérie de la ville :

Nous restons parce que nous croyons.
Pour croire et pour rester
nous sommes là, dehors, à la périphérie de la ville.²

Rester ne doit pas être confondu avec le fait de rester assis, de s'installer ou de croiser les bras et d'attendre. Non, « rester » signifie pour moi aller de l'avant, relever les défis et en sortir grandie.

Cette évolution des monastères s'est dessinée il y a de cela plusieurs décennies déjà. En 1999, la KOVOS / CORISS (la Conférence des Unions des Ordres et d'autres communautés de vies consacrées en Suisse) a publié une brochure sur le thème : « La vie religieuse en Suisse. Où en sommes-nous ? Où allons-nous ? – Invitation à faire le point ». – Dans l'introduction, on peut lire :

Malgré l'espoir qui peut et doit nous animer, il nous semble néanmoins un peu présomptueux de croire que tout peut continuer comme avant, sans changement. Ce

² Silja WALTER, *Éditions complètes*, volume 2, p. 460.

qui était encore possible il y a quelques années, nous ne pouvons tout simplement plus le faire avec nos forces réduites (vieillesse) et la diminution des effectifs (manque de relève) dans nos communautés. Si nous ne voulons pas nous prématurément mourir, des changements radicaux sont inévitables pour nous concentrer sur l'essentiel³.

Le cœur de notre existence – notre vision

Se concentrer sur l'essentiel peut être la clé pour appréhender l'avenir. Il faut se demander : quel est le cœur de notre existence ? Quelles sont les tâches qui ont évolué et auxquelles nous devons renoncer ?

Silja Walter a exprimé dans différents textes sur le monastère de Fahr ce qui constitue l'essence de la vie monastique :

Quelqu'un doit être à la maison, Seigneur, quand tu viens.
Quelqu'un doit t'attendre là-bas au bord de la rivière, à l'extérieur de la ville.
Quelqu'un doit veiller à ton arrivée, jour et nuit.
Qui sait quand tu viendras ?
Quelqu'un doit veiller, là-bas, au bas du pont,
pour signaler ton arrivée, Seigneur,
tu viens quand même dans la nuit. Veiller est notre service.
Veiller – pour le monde aussi.
Quelqu'un doit le croire,
Être à la maison à minuit pour t'ouvrir la porte
Et te laisser entrer, où que tu viennes.
Et quelqu'un doit chanter, Seigneur, quand tu viens.
C'est notre service, te voir venir et chanter.⁴

4

Être à la maison, guetter Dieu, se maintenir en éveil et chanter sa venue et sa présence dans notre monde et notre temps. C'est le cœur de la vie monastique. Ce service est intemporel, il est toujours d'actualité. Il peut être vécu indépendamment du nombre et de l'âge moyen d'une communauté.

Et pourtant, la question se pose : que se passera-t-il si ces lieux s'éteignent ? Qui exercera alors ce ministère ? Ou bien ne manquera-t-il de rien si personne ne cherche Dieu ?

Peut-être que quelque chose manque. Car je constate que la fascination pour les monastères est en plein boom. Les demandes de séjours au monastère sont nombreuses, y compris chez nous, à Fahr. En outre, nous recevons chaque mois une à deux demandes de jeunes gens qui rédigent un mémoire de maturité ou de fin d'apprentissage sur le thème de la « vie monastique ».

³ KOVOSS / CORISS; Ordensleben in der Schweiz – Einladung zu einer Standortbestimmung, 1999.

⁴ Silja Walter; Gesamtausgabe, tome 2, p 460.

Les monastères dégagent quelque chose de mystérieux. Ce sont des bijoux culturels. Mais ils ont bien plus à offrir que l'architecture baroque et la musique médiévale. Les monastères sont des lieux de vie.

Les hommes aspirent à une vie épanouie, à la paix intérieure, au bonheur. Les monastères sont des lieux de retraite qui permettent de renouer avec l'essentiel dans le silence. C'est justement en temps d'incertitude – comme nous le vivons actuellement – que l'ordre monastique, avec son rythme bienfaisant, est utile pour retrouver soi-même son centre intérieur. Nos hôtes le ressentent. Nous, les sœurs, partageons avec nos hôtes ce que nous avons : espace, silence, prière commune. Les hôtes du monastère, chez nous des femmes de confessions et d'âges différents, peuvent participer à la liturgie des heures et manger avec nous dans le réfectoire en silence et en profitant de la lecture de table. Récemment, une femme qui a passé quelques jours chez nous en tant qu'hôte nous a dit en prenant congé : « Ici, j'ai appris que le ciel se rapproche de la terre. J'ai été profondément touchée par votre joie et par la manière dont vous vous comportez les unes envers les autres ».

Mais là encore, la question se pose : combien de temps pourrons-nous maintenir cette offre d'accueil ?

Vous le voyez, mes chers, la question de l'avenir se pose avec de plus en plus d'acuité pour nous, religieux et religieuses. L'effondrement du paysage monastique est inéluctable. Il va de pair avec la crise de l'Église dans son ensemble. Les monastères sont des modèles dans ce processus de démolition. Non pas qu'ils soient meilleurs, mais ils sont plus avancés. Ce que vivent actuellement nos monastères atteint depuis longtemps l'Église dans son ensemble, c'est-à-dire nos paroisses et nos communautés ecclésiales. Mais ces changements ne sont pas non plus isolés. Ils expriment une crise de la foi encore plus profonde. Celle-ci est à son tour l'expression de changements culturels radicaux dans notre société.

Je ne peux et ne veux pas aborder ici le contexte historique, culturel, technique, économique et idéologique de tous ces bouleversements. Vous, ici à l'université, pouvez les décrire de manière bien plus précise que moi. Mais une chose me semble élémentaire : ce que l'on appelait autrefois la « relation personnelle avec Dieu » ne s'est pas seulement perdue pour un grand nombre de personnes, il semble même que, pour beaucoup, elle soit devenue impossible. Et pourtant, des gens viennent nous voir au monastère, dont beaucoup ne croient pas en Dieu ou ne savent pas quoi faire du mot « Dieu ». Lorsqu'ils nous quittent, après quelques jours ou une semaine entière,

ils ne disent pas en partant : « J'ai trouvé Dieu ». Ils disent : « J'ai trouvé le repos, la sérénité ». « J'ai trouvé le silence. Et cela me fait tellement de bien ».

C'est peut-être ce qui nous manque : la sérénité. Que signifie ce mot ? Il me semble qu'il représente notamment ce que le mot « Dieu » signifiait autrefois pour beaucoup. Dans l'Épître aux Hébreux, il est question du « repos vivant », qui est Dieu lui-même (cf. He 4,10). Vous avez bien entendu : Dieu est le repos vivant qui soutient et maintient tout, car en lui « nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes », comme le dit l'Apôtre Paul (Ac 17,28). Ainsi, Dieu n'est pas un silence de mort ou un calme de cimetière – bien au contraire, le calme qu'est Dieu lui-même est un calme puissant, c'est une vitalité tranquille, comme on pourrait le dire à la suite de la première lettre de Jean. (cf. 1 Jn 1,2).

Vous connaissez tous le slogan « Dans le calme repose la force » (« *In der Stille liegt die Kraft* »). Oui, elle est là, en effet, sauf que nous ne pouvons pas produire ce calme par nos propres moyens ; nous devons nous le faire offrir ; nous devons le trouver et y entrer. Et c'est si difficile pour beaucoup. Imaginez que vous deviez vous passer de votre téléphone portable ou de votre smartphone pendant une semaine entière : pas d'e-mails ! Pas de messages WhatsApp ! Pas de Twitter ou de notifications sur X. Au lieu de cela, la cloche du monastère et le chant du chœur cinq fois par jour, entre-coupés du jardin, de la lecture silencieuse, des repas pris en commun au réfectoire, de la lecture durant le repas, peut-être de la conversation avec l'une ou l'autre sœur. Ce qui semble terrible pour beaucoup peut être le début d'une nouvelle vie pour certains. Car ce n'est pas seulement dans le calme, mais aussi dans le silence que réside une force. C'est peut-être ce qui manque aux hommes qui nous rendent visite : ne pas devoir parler tout le temps, ne pas communiquer sans cesse, trouver le droit de se taire.

Joan Chittister, une bénédictine américaine, a déclaré dans une conférence sur l'avenir du monachisme :

La question n'est pas de savoir si le monachisme est renouvelable ou non. Il s'agit de savoir si nous sommes prêts à le renouveler ou non. Changer une institution dans laquelle nous avons été formées et dont nous n'avons pas d'autre image demande plus que de la fidélité : cela demande de croire que la vision qui l'a fait naître continuera à vivre, même si les structures qui l'ont exprimée autrefois exigent de nous un nouvel effort d'imagination⁵.

⁵ « L'avenir du monachisme », Assemblée des délégués du CIB, Cullman, Alabama, 7 septembre 2023 ; Joan Chittister, OSB.

Nous sommes mis au défi de revenir à la vision et au fondement.

Il est indéniable que les monastères, et notamment les communautés féminines, ont accompli de grandes choses dans le domaine de l'éducation, des soins aux malades et de l'assistance. Ces tâches sont aujourd'hui largement reprises par l'État.

Aujourd'hui, il s'agit de redécouvrir le cœur de notre vocation et de le vivre. Nous ne pouvons pas déléguer cette tâche. Inspirées par les textes de Silja Walter et par la *Règle* de saint Benoît, nous, les sœurs, avons formulé il y a quelques années la vision suivante pour notre existence :

« Qui est l'homme qui aime la vie ? » C'est avec cette question que saint Benoît promeut la vie monastique. C'est parce que nous aimons la vie que nous sommes ici, au monastère de Fahr, à la périphérie de la ville. Nous sommes des femmes qui organisent leur vie selon l'Évangile et la *Règle* de Benoît. Nous cherchons Dieu dans la prière personnelle, dans la liturgie et dans les diverses tâches de notre communauté monastique. Le monastère de Fahr est un lieu de rencontre – de rencontre avec les hommes, avec soi-même et avec Dieu. Ici, dans cette oasis de verdure au cœur de la vallée de la Limmat très peuplée, on peut faire l'expérience de la présence de Dieu : Dieu est là. Il aime le monde.

Telle est notre vision, à nous les bénédictines de Fahr.

« Des femmes qui aiment la vie ». Cette formule courte a une double signification : d'une part, cela se traduit dans la vie pratique, dans les relations attentives les unes avec les autres, dans le fait de supporter les forces et les faiblesses – comme Benoît le formule dans la *Règle*. Mais aussi dans l'utilisation soignée de la création ; l'entretien durable des jardins et des bâtiments est important pour nous. Nous accordons également une grande importance à l'hospitalité, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut.

D'autre part, « aimer la vie » signifie : aimer celui qui a dit de lui-même : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14,6). Aimer le Christ. Le chercher en toutes choses, dans les tâches et les défis ; compter sur Dieu, avoir confiance en lui et en sa présence. Ce témoignage est tellement nécessaire pour notre monde.

Prendre des décisions courageuses

La foi en notre vision nous a confortées, nous les sœurs de Fahr, dans notre décision de fermer notre école d'agriculture pour femmes, en 2013. Cette décision n'a pas été facile à prendre. La demande était toujours forte. Jusqu'à la fin, il y a eu des listes d'attente. Mais nous n'avions plus les ressources nécessaires, tant financières qu'humaines. Pendant près de 70 ans, environ 4000 femmes ont fréquenté notre école. Si

l'on considère les 900 ans d'histoire du monastère de Fahr, 70 ans représentent toutefois un temps infiniment court.

Comme je l'ai dit, la décision de fermer l'école n'a pas été facile à prendre pour nous en tant que communauté. Le travail avec les jeunes femmes à l'école était très enrichissant pour nous, les sœurs. Cela nous a permis de rester en phase avec notre temps. Tout aussi important a été le fait que beaucoup d'entre nous, les sœurs de Fahr, ont ressenti leur vocation pendant leur scolarité. Sur les 17 sœurs actuelles, 13 sont d'anciennes élèves. J'en fais également partie. Notre couvent a été façonné et marqué par l'école. Pour nous toutes, l'école faisait partie de l'image de notre monastère. Aucune d'entre nous n'a connu le monastère de Fahr sans l'école.

« *Changer une institution dans laquelle nous avons été formées et dont nous n'avons pas d'autre image demande plus que de la fidélité* », dit Joan Chittister.

Il y a un temps pour tout. Et c'est ainsi que nous avons pris cette décision courageuse. Nous avons clos cette ère par une grande fête de clôture – 1200 anciennes élèves sont venues à Fahr. À ce moment-là, en 2013, nous ne savions pas encore comment le bâtiment de l'école serait utilisé à l'avenir. Nous l'avons tout de même fait, car je suis convaincue que l'on peut aussi rater le moment de prendre des décisions. Nous en faisons actuellement l'expérience dans notre Église : les décisions concernant les conditions d'admission aux ministères ordonnés sont repoussées depuis des décennies. Et c'est ainsi qu'il manque de plus en plus de prêtres et de personnes engagées en Église.

L'expérience m'a appris à quel point il est important de prendre des décisions courageuses lorsque le temps est venu. Et de créer ainsi un espace pour quelque chose de nouveau. Supporter l'incertitude, l'espace vide, c'est cela « faire confiance à Dieu ».

Là encore, je pense que notre expérience peut être utile à d'autres. Nous, les sœurs du monastère de Fahr, avons dû apprendre, mais nous avons aussi pu apprendre à quel point il est gratifiant de prendre des décisions de manière à permettre la naissance de quelque chose de nouveau : depuis une année, soit exactement 10 ans après la fermeture de l'école, une nouvelle vie s'est installée dans l'ancien bâtiment scolaire. Le projet « *Erfahrbar* » (« *Expérimentable* ») est un habitat chrétien multigénérationnel qui s'inspire de la spiritualité bénédictine. Durant la phase d'élaboration du projet, l'équipe à l'origine du projet s'est régulièrement réunie avec moi. Ensemble, nous avons étudié la *Règle* de saint Benoît. Ils s'en sont servi pour formuler les principes directeurs de leur vie commune. Les résidents de « *Erfahrbar* » organisent deux fois

par semaine une liturgie des heures dans la chapelle Sainte-Anne du monastère. Certains participants du projet prennent régulièrement part à la prière des heures avec les sœurs. Une fois par mois, nous célébrons ensemble les complies dans l'église du monastère, après quoi nous, les sœurs, sommes invitées dans la salle commune de « Erfahrbar ». Après une brève présentation sur un aspect de la vie bénédictine de ma part, il y a à chaque fois des discussions stimulantes à table. Lors de la dernière rencontre, il a été question de l'ordre du jour, du rythme bénédictin.

Pour nous, en tant que communauté, c'est un voisinage merveilleux et approprié.

Le temps de la clôture de l'école d'agriculture et les années qui ont suivi jusqu'à aujourd'hui ont été et restent pour nous, en tant que communauté, un défi et en même temps une source d'inspiration. Nous nous engageons activement dans ce processus et le suivons ensemble en tant que communauté. Nous y consacrons régulièrement des chapitres (assemblées communautaires). En guise d'introduction, je donne à chaque fois un commentaire spirituel qui s'inspire de l'actualité du moment. J'ai placé le chapitre de septembre de cette année sous le thème de la « détente ». Ces dernières semaines, nous avons pu constater à quel point nous, les sœurs, sommes accaparées par nos tâches quotidiennes. Nous atteignons nos limites, surtout lorsque certaines sont absentes pour des raisons de santé. Dans sa *Règle*, saint Benoît veut que tout serve la vie. Ainsi, il tient à ce que personne ne perde la paix de l'âme à cause d'une surcharge de travail. Cela m'a inspiré de proposer que chaque sœur ait un après-midi de congé supplémentaire par semaine. Cela demande beaucoup d'organisation et de créativité. Nous sommes en train de rassembler les premières expériences.

Nous avons toutes grandi spirituellement au cours des dernières années. Je suis toujours stupéfaite de voir à quel point les sœurs âgées ont un esprit vivant. Elles sont ouvertes à la nouveauté et soutiennent le changement. Par exemple, depuis 2006, nous n'avons plus de célébration eucharistique quotidienne au monastère de Fahr. Nous organisons une célébration de la communion trois jours par semaine. Depuis le confinement, nous méditons ensemble l'Évangile du jour le jeudi matin au lieu de la célébration eucharistique. Nous partageons la Parole de Dieu et nous nous en nourrissons. Il arrive parfois qu'une sœur dise ensuite à quel point elle a été touchée aujourd'hui. En partageant leurs expériences de foi, les sœurs deviennent plus aptes à dialoguer.

La communauté soutient également activement et avec engagement la « prière du jeudi » et les demandes pour une église crédible et respectueuse des genres. Pour quelques-unes, il a fallu un peu de courage au début pour réciter des textes de prière inhabituellement clairs. Comme par exemple :

Dieu, notre Père et notre Mère, nous savons tous ce qu'il en est de notre Église. Des injustices ont été commises et continuent de l'être. Le pouvoir a été et est abusé. « Mais pour vous, il ne doit pas en être ainsi », dit Jésus. Nous te demandons de faire preuve de miséricorde.

Ou bien :

Il faut avoir confiance dans le fait que de nouvelles voies et des changements radicaux permettront de créer plus de biens qu'en restant dans l'état actuel des choses.

Oui, changer une institution dans laquelle nous avons été formées et dont nous n'avons pas d'autre image demande plus que de la fidélité : cela demande de croire que la vision qui l'a faite naître continuera à vivre. La vision bénédictine pour le monastère de Fahr – « Des femmes qui aiment la vie » – vit en nous et par nous.

La vision continue à vivre – sans école – et même si nous devenons plus petites et plus âgées en tant que communauté. Le fait de vieillir a justement une dimension prophétique. Les récits bibliques montrent qu'à des moments charnières de l'histoire du salut, il y avait souvent des personnes âgées : Abraham et Sara, Élisabeth et Zacharie, le vieillard Siméon et la prophétesse Anne. De ce point de vue, nous avons une mission importante en tant que communautés religieuses de personnes âgées : nous organisons un temps de transition. Nous préparons spirituellement le terrain pour ce qui vient, pour le vin nouveau et les outres nouvelles.

La recherche de Dieu tout au long de la vie, la beauté et les privations de la vie religieuse, la lutte avec Dieu et le fait de rester et de continuer dans la fidélité se traduisent par une grande sérénité et une grande gratitude. Malgré les problèmes liés à l'âge et les douleurs, les sœurs rayonnent d'une grande reconnaissance. Cela vient, et je peux le dire avec joie, d'un profond attachement à Dieu. Dans une société globalement vieillissante, cela ne témoigne-t-il pas de la force prophétique de la vie religieuse ?

Comment gérons-nous notre finitude ? La croissance inlassable, cela ne fonctionne pas ! Nous le savons tous, mais nous ne voulons pas l'admettre.

Comment faire face à l'individualisation rampante, qui se traduit notamment par une augmentation dramatique de l'isolement et de la solitude ? Dans une ville comme

Zurich, la moitié de la population vivra bientôt seule. Les monastères, de plus en plus petits, où qu'ils se trouvent, ne peuvent-ils pas donner l'exemple d'une nouvelle manière d'être ensemble, précisément dans les temps de détresse où la fin de vie se profile à l'horizon ? Un seul exemple : les sœurs âgées de notre couvent se soutiennent mutuellement. Ce que l'une ne peut plus faire, l'autre le peut encore, et vice versa, et elles s'entraident ainsi d'une nouvelle manière. En tant que prieure, je peux compter sur le fait que les aînées prennent soin les unes des autres et de la manière dont elles le font. C'est étrange : c'est justement l'âge qui permet aux sœurs d'entrer en relation les unes avec les autres. C'est tellement beau ! La société pourrait s'en inspirer.

Les monastères comme laboratoires d'innovation

Cela m'amène à un autre aspect qui me tient à cœur : les monastères étaient des laboratoires d'innovation au haut Moyen Âge. C'est ce que montre un vaste projet académique actuel de l'Université de Heidelberg. Dans le cadre des changements sociaux et religieux survenus entre le XI^e et le XIII^e siècle, les monastères médiévaux ont développé des modèles d'ordre à partir desquels s'est développée la modernité européenne. Les monastères ont façonné la société dans les domaines de la culture, de l'éducation, de l'économie agricole et de l'art⁶.

11

Aujourd'hui, la vie monastique a un potentiel de mieux-vivre à différents niveaux, comme par exemple :

- le rythme bienfaisant de l'alternance entre travail, prière et repos ;
- l'ordre monastique ;
- un style de vie simple ;
- le silence ;
- un lien avec la nature – les monastères sont souvent situés dans des endroits particuliers et pratiquent l'agriculture.

Dans une société où les gens sont isolés, beaucoup aspirent à une forme de vie communautaire. Les personnes en quête de spiritualité trouvent dans les monastères des personnes partageant les mêmes idées et font l'expérience, dans le silence, la prière, les repas et le travail en commun, de la force vivifiante de la présence de Dieu.

Face à la crise climatique mondiale, les gens cherchent un style de vie alternatif et simple. Pour saint Benoît, la juste mesure s'applique à toutes choses.

Benoît était conscient qu'une communauté a besoin d'une base économique solide. Les bénédictins et bénédictines ne sont pas des ordres mendiants, ils vivent du travail

⁶ https://www.uni-heidelberg.de/fiit/aktuelle_projekte/kloester.html

de leurs mains. Ainsi, les exigences de saint Benoît envers la personne qui gère l'économie du monastère sont grandes. Elle doit prendre soin de tout. Elle ne doit pas être dépensière, ne doit rien négliger, ne doit pas dilapider les biens du monastère.

Se contenter de ce que l'on a est une attitude bénédictine fondamentale. En bref : la frugalité. Pour beaucoup, la frugalité est un mot démodé. Aujourd'hui, on parle de « suffisance ». Un projet de recherche mené à l'Université de Zurich sur le thème de la suffisance a récemment montré que la vie en communauté permettait d'économiser les ressources⁷. Pour saint Benoît, la suffisance n'était pas une préoccupation première pour des raisons écologiques. Pour lui, il s'agissait d'être libre pour Dieu. Libre pour une vie qui va en profondeur.

Les monastères, ou plutôt les communautés monastiques, sont des laboratoires d'innovation :

- lorsqu'elles sont ouvertes à l'action de la force du Saint-Esprit et à la réalité que la vie révèle ;
- lorsqu'elles cultivent leur vie communautaire avec une fidélité créative et qu'elles sont conscientes de l'importance et de la valeur des personnes âgées qui organisent des changements d'époque ;
- s'ils ne s'attachent pas à des formes dépassées, mais se débarrassent des vieilles outres, parce qu'ils aiment la vie et veulent ainsi ouvrir un avenir à la vie monastique.

Ici, le vin nouveau mûrit

En échangeant avec des femmes qui aspirent à une vie contemplative en communauté et qui sont à la recherche d'un lieu de vie, je pose ce constat : un vin nouveau est en train de mûrir ici. Ces derniers mois, ces échanges se sont encore intensifiés. Outre les séjours d'accueil, je rencontre régulièrement – en accord avec la communauté – un certain nombre de femmes. Nous sommes en train de développer une esquisse de projet pour trouver, avec elles, une nouvelle forme de vie à côté de notre communauté de sœurs bénédictines, dans laquelle l'engagement et la liberté se soutiennent d'une manière nouvelle. L'idée de l'hospitalité est essentielle. Pourquoi ? La réponse est simple ; elle se trouve une fois de plus dans la *Règle* de saint Benoît. Benoît consacre

⁷ <https://zksd.ch/projekt/wege-zur-suffizienz/>

tout un chapitre à l'hospitalité ; il écrit : « Le monastère ne manque jamais d'hôtes » (RB53). Peut-être Benoît s'est-il inspiré de l'épître aux Hébreux : « N'oubliez pas l'hospitalité, car c'est par elle que certains, sans s'en douter, ont hébergé des anges » (Hb 13,2). Apparemment, cela attire. Et c'est ainsi que ces femmes avec lesquelles je suis en train de discuter de l'avenir de notre monastère me disent : « Ce que vous faites ici, les sœurs, doit continuer à vivre » – et précisément comme un modèle de vie féminine, par des femmes et pour des femmes.

Écoutons ces femmes décrire leur motivation :

Prier, vivre et travailler au couvent. Faire partie d'un tout, avec des espaces de liberté et de différence nécessaires. Peut-être une forme nouvelle, une forme qui continue à vivre, avec et à côté de la communauté des sœurs. Alors pourquoi ne pas aller là où mon cœur bat depuis si longtemps ?

Ou bien :

Avec et dans tout ce qui s'y rapporte, j'aimerais d'orienter encore plus ma vie vers Dieu, de me donner plus à Dieu. Participer à la création d'un lieu où la vie spirituelle peut aussi être vécue et proposée dans le futur aux personnes en recherche.

Une autre femme écrit :

Qu'est-ce qui m'incite à changer alors que ma vie se déroule de manière tout à fait régulière ? Pourquoi devrais-je mettre en péril cette « sécurité perçue », alors que ni la souffrance ni l'envie de fuir ne sont à l'origine de cette décision ? Pour moi, c'est clair : j'apprécie le fait de pouvoir m'abandonner encore plus à la puissance de Dieu dans la prière, la méditation et mon mode de vie. Mon quotidien doit s'inscrire dans une vie en Dieu, et non l'inverse.

Ce sont des fleurs ou des raisins sur des vignes qui germent et poussent. Pour la suite du processus de maturation, il faut des laboratoires d'innovation dans lesquels le vin peut être élevé et affiné. Il faut des lieux de vie et des espaces dans lesquels les expériences peuvent être faites et évaluées.

Il faut surtout du courage. Le courage de s'engager dans ce processus de développement. Du courage pour ceux qui aspirent en eux à une vie communautaire contemplative, pour oser faire des pas sans savoir où le chemin mène exactement. Mais il faut aussi du courage et de l'ouverture pour la communauté existante, pour accepter la nouveauté et laisser partir ce qui nous est cher.

Et qu'en est-il des autres nouvelles ?

Comme le Synode 72, nous constatons que les autres nouvelles manquent ! Dans la perspective du processus de transformation de la forme de vie monastique, c'est compréhensible ! En effet, les nouvelles formes de vie ne peuvent pas être conçues sur un bureau. Et comme l'écrit Tomas Halik : « Les meilleures autres ne produisent pas encore de vin »⁸ ! Le vin nouveau doit donc d'abord mûrir, développer son arôme et sa couleur. Ce n'est que lorsqu'il aura pris forme que les autres correspondantes pourront être développées et produites.

Parallèlement, il est de la responsabilité de ceux qui initient les processus de renouvellement de ne pas oublier les autres nouvelles. Pour le vin nouveau, comme pour les autres nouvelles, il faut de la vigilance, du courage, de l'ouverture et de la confiance dans la force spirituelle de Dieu qui, avec le travail humain, fait mûrir le vin nouveau et fabrique les autres nouvelles. Dieu a besoin de nous tous pour construire l'avenir. Il nous fait confiance !

J'en arrive ainsi à la fin de mes réflexions. Le nom de notre monastère situé sur les rives de la Limmat (vous le savez tous) est « Fahr ». L'origine de ce nom n'est pas tout à fait claire ; il est attesté dès le haut Moyen Âge. Une tradition bien attestée dit que ce nom provient de ce débarcadère (*Fähre*) qui se trouve à proximité immédiate du jardin du monastère ; celui-ci jouxte la Limmat. Même si l'étymologie n'est pas correcte, elle montre bien ce que les monastères ont toujours représenté et pourquoi ils sont si indispensables, même et surtout aujourd'hui : les moines sont des passeurs et les moniales sont des conductrices. Écoutez ce mot : passeuses... herméneutes... conductrices... Notre tâche est de traverser sans cesse le fleuve du temps ; de relier les rives ; de rapprocher ce qui sépare (et les rives étrangères sont lointaines) : les hommes et les femmes, les clercs et les laïcs, l'Église et la société, et plus généralement Dieu et le monde, le temps et l'éternité.

Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, chers amis et compagnonnes : les monastères sont des lieux stratégiques ; ils permettent de mettre en contact ce qui, autrement, prend des chemins si terriblement séparés. – Pourquoi est-ce possible ? C'est possible parce que le véritable passeur est le Saint-Esprit, la miséricorde aimante de Dieu, et personne d'autre. Faisons confiance à Lui et à Sa direction !

⁸ Tomas HALIK, *Le rêve d'un nouveau matin*, 2024, p. 33